

## Chapitre 33

### *Diplomatie Difficile.*

Les visites à ces trois épouses de personnages importants ont été utiles. Elles nous ont permis de nouer des contacts qui seront précieux lorsque nous aurons à organiser des rapatriements de blessés. Toutefois, Madame Laura Celestia née Spelman dite « Cettie » est la jeune épouse d'un jeune parvenu dynamique, John Davidson Rockefeller. Je suis sévère en le traitant de parvenu. Ici, en Amérique, le terme est honorifique. On le traduit par « *self made man* », ce qui définit un homme parvenu à sa position par son énergie et son travail efficace. Ce garçon est un pur produit de l'Amérique en développement.

Son père était un marchand itinérant d'un remède miracle qu'il avait appelé la « *Rock Oil* », c'est-à-dire l'huile de roche, en latin *petra oleum*, le pétrole. Exemple même à ne pas suivre, William Avery Rockefeller a connu des démêlés avec la justice dont une accusation de viol en 1849.

Son fils John ne veut pas de cette vie-là. Ni son second fils, William qui a trois ans de moins que John. L'année dernière, John s'est lancé dans les affaires avec un associé, Henry Flagler. Ils ont créé une maison de courtage en grains, viandes et autres produits alimentaires. L'affaire marche très bien et engrange pour le moment des bénéfices rapides.

John D. Rockefeller est très affable et d'un abord agréable tout en étant très rigoureux dans ses affaires. Chacun a confiance en lui ce qui favorise le commerce des deux associés. La jeune Mme Rockefeller est pour le moment installée à Washington tandis que son mari voyage souvent entre New York, Pittsburgh et Chicago. Passionné de technique moderne, il voudrait réunir assez d'argent pour se lancer dans des investissements significatifs dans le domaine du chemin de fer et surtout dans un autre domaine qui va sans doute être appelé à se développer : le pétrole. Pour le moment, le courtage en céréales, en viande et surtout en sel sont une manne pour les deux associés qui tirent profit des commandes des armées pour nourrir des troupes toujours plus nombreuses.

La jeune « Cattie » Spelman épouse Rockefeller sert de représentante à son mari et son associé auprès des responsables des achats de l'État fédéral. J'ai la nette sensation que la jeune femme perçoit immédiatement l'effet bénéfique que produirait son engagement personnel de bienfaisance sur la réputation de la Compagnie Rockefeller & Flagler. Ma fiancée et elle sympathisent tout de suite. On sent les Rockefeller imperméables aux fantasmes politiques. Entièrement dédiés aux affaires le jeune couple semble mettre en application la maxime de John Wesley, « *Make all you can, save all you can, give all you can.*<sup>1</sup> » En effet, au lieu d'appliquer les principes égoïstes qui conduisent en Europe aux mouvements révolutionnaires, les Rockefeller font partie de ces gens que génère le nouveau continent et pour qui le partage des richesses est non seulement la mise en pratique d'une conviction profonde qui préside aux principes de la Constitution, mais aussi le meilleur moyen d'éviter chez les classes les moins aisées la désespérance qui fait les *desperados*. Malheureusement, nous ne pouvons rencontrer ce personnage étonnant, en déplacement au Canada. Il essaie de rencontrer « Plon-Plon » toujours en train de se promener quelque part entre Québec et la Gaspésie.

Les autres dames que nous rencontrons appartiennent à une bourgeoisie plus installée et sont en relation avec la *Women's Central Relief Association for Sick and Wounded in the Army* [Association centrale des femmes pour le secours aux malades et blessés des armées] la WCRA créée en avril de cette année<sup>2</sup>. Nos interlocutrices sont peu actives elles-mêmes mais ont suffisamment de relations au Congrès pour pouvoir, ne fût-ce que ponctuellement, faciliter les transferts de blessés. Au bout de moins de dix jours, nous avons épuisé les ressources qu'offre la ville pour nos projets. Nous allons rentrer chez nous. Un dernier câble me demande de passer au Secrétariat d'État. Je m'y rends avec Simon.

---

<sup>1</sup> Faites ce que vous pouvez (c'est-à-dire : de votre mieux), épargnez ce que vous pouvez épargner, donnez tout ce que vous pouvez donner ».

<sup>2</sup> Nous sommes en automne 1861.

William Seward m'accueille avec un large sourire. « Pendant que vous faisiez le tour de personnages variés qui vous donnent une idée de la diversité de la bourgeoisie du Nord de notre nation, j'ai pris contact avec mon homologue chez les rebelles. J'ai compris que vous aviez déjà abordé la question des blessés de guerre avec nos adversaires et qu'ils sont ouverts à vos vues sur cette question. Nous allons donc travailler à l'établissement de zones de passages « neutres » si j'ose parler ainsi. Cela ne sera pas facile, parce que les préoccupations des militaires ne sont pas toujours celles des diplomates. Mais je suis convaincu que nous parviendrons à quelques arrangements. Seulement, savez-vous, dès que la rébellion comprendra qu'elle est sur le point de perdre la guerre ses positions se durciront.

- Nous n'en sommes pas là, Monsieur le Secrétaire d'État. Ce qui m'inquiète est la position actuelle des femmes confédérées. Elles sont plus belliqueuses que celles d'ici. Alors que la politique militaire du Président Davis et des généraux est plus défensive que celle de Washington.

- Ne parlons pas de la chose militaire. Et ceci dans votre intérêt. Washington comme Richmond regorgent d'espions et votre statut d'émissaire de bons offices vous désigne comme une cible de choix. Imaginez ce que pourraient faire de vos propos des journalistes malintentionnés.

- Je vous remercie de cet avis, Monsieur le Secrétaire d'État. » Mon sourire cache mon sentiment de vexation d'avoir trop parlé. En fait, mes contacts avec le cabinet du Président Lincoln, mon souhait de ne m'occuper que du sort des blessés risqueraient fort de me conduire à un excès de confiance me poussant à oublier que nous sommes en guerre civile. Et je sais bien que les haines qui conduisent aux guerres civiles font que ces conflits sont beaucoup plus graves que les guerres « ordinaires » parce que les morts des guerres civiles, on les connaît souvent personnellement et on entend qu'ils crient vengeance.

Nous rendons compte en détail de nos travaux à l'Ambassadeur. Il ne fait aucune allusion à la « revolverade » d'il y a quelques jours. Un peu contraint, il me fait compliment d'avoir été reçu en privé par le Président Lincoln. Je ne fais aucun commentaire mais Hélène lui déclare, Saint-Jean Bouche d'Or, que son père connaît fort bien les Lincoln depuis bien avant le début de la carrière politique du Président.

Nous prenons congé sans donner de date pour un éventuel retour ici. Nous remercions les Piétri de leur accueil. L'Amiral me dit en souriant qu'il va pouvoir à nouveau améliorer son classement au bridge, maintenant que je lui rends son adjoint. Le quartier-maître télégraphiste nous informe du rendez-vous en visite privée à la Maison Blanche pour prendre congé des Lincoln. L'horaire semble avoir été soigneusement étudié par Nicolay ou Hay afin que nous soyons à Alexandria pour le départ du train tout en ayant rencontré la « fille louée » qui nous espère chez les Kirkpatrick.

\*  
\* \*

C'est par le bureau du Capitaine que nous commençons notre dernière journée à Washington. Il nous accueille avec un bon café, le temps pour lui de donner ses ordres pour la matinée.

- Nous irons à pied, je loge tout près d'ici. »

La « fille » est méconnaissable. Bien coiffée, toute propre, avec des vêtements frais de bourgeoise de la *middle class*...

- Je vous présente mon épouse Maureen, fait Kirkpatrick, et voici notre pupille Eileen Fitzroy. »

Nous nous regardons Simon Hélène et moi, un peu interloqués. Hélène s'adresse à la jeune femme d'un ton doux.

- Alors vous êtes aussi d'origine irlandaise...

- Hélas, je ne sais pas Mademoiselle...

- Appelez-moi Hélène. » Maureen Kirkpatrick intervient.

- Nous sommes en train de lui faire avoir une identité. Nous avons choisi un nom irlandais, ce sera plus facile pour elle, à New York. Mais c'est elle qui a choisi le prénom.

- J'ai demandé à Maureen de me faire donner le prénom d'Eileen, qui rappelle le vôtre, madem... Hélène. Mais ce n'est pas tout à fait le vôtre et c'est aussi celui d'une camarade que j'avais à l'orphelinat... Je pourrais vous parler à part ? »

Sans nous formaliser nous laissons les deux femmes en tête à tête. Nous sommes au fumoir, Simon, Kirkpatrick et moi. Le policier nous regarde un moment puis il secoue la tête : « Quel dommage que vous soyez du côté des rebelles, M. de Berdeilhe. Vous auriez votre place parmi nous.

- Quelle place ?

- Vous seriez utile à la nation, alors que là...

- Capitaine...

- Appelez-moi Eamon.

- Alors appelez-moi Pierre, ce sera plus simple pour vous que de prononcer mon deuxième prénom et mon nom de famille. Eamon, je ne suis pas engagé militairement au côté de la Confédération. Je ne puis rien faire pour éviter cette guerre qui sera terrible parce qu'elle est fratricide. Tout ce que nous pouvons faire, les gens de bonne volonté, c'est tenter d'en réduire les effets effroyables sur les pauvres gens qui n'ont pas d'autre choix que de suivre leurs chefs politiques.

- Mais qu'est-ce qui vous retient en Caroline du Sud ?

- Là ou ailleurs, j'ai des amis partout. Et ma future belle-famille y est installée. C'est vrai qu'un jour j'emmènerai ma femme en France, mais mon avenir n'est pas en Europe. Mon orientation me conduira dans tout l'Empire colonial français. Ou alors j'immigrerai dans ce pays.

- Mais il va vous falloir choisir entre l'Union et les rebelles !

- L'avenir choisira pour moi. Je ne crois pas que la sécession perdurera. Et c'est un peu ce qui me désole. Avant que les dirigeants des deux factions belligérantes comprennent qu'il leur faudra de toute façon s'entendre, il y aura des batailles pires que celle de juillet dernier, avec toujours plus de morts et, pire, des estropiés.

- Mais nous gagnerons cette guerre...

- Militairement, c'est possible. Mais si vous détruisez le Sud et sa civilisation, alors il n'y aura plus aucun vainqueur, il n'y aura que des perdants.

- Ne me dites pas que vous soutenez l'esclavage !

- Certes non. Mais beaucoup de confédérés sont prêts à mourir pour ne pas céder à ce qu'ils considèrent comme une tentative de colonisation d'États indépendants par Washington. Cependant la plupart d'entre eux sont prêts à l'abolition. Mon futur beau-père lui-même qui, entre autres investissements est propriétaire d'une grande plantation, n'a pratiquement plus d'esclaves. Ses ouvriers sont des affranchis et les quelques esclaves qui lui restent sont des vieux qui n'ont pas voulu de l'affranchissement.

- Les chiens aiment leur collier.

- Je n'ai jamais entendu traiter les Nègres de chiens dans ma future belle-famille.

- J'ai bien du mal à comprendre ce que peut être la vie dans le Sud. Mais comme Irlandais, je ne puis souffrir l'idée même de l'esclavage.

- Il y a pourtant des régiments d'Irlandais dans les forces confédérées. Les volontaires sont prêts à refaire la *Boston Tea Party* parce que le Président a levé une armée contre ses propres concitoyens.

- Les rebelles ne sont plus nos concitoyens !

- Vous auriez dû entendre le Président au Conseil de Sécurité hier... Il a dit exactement ceci :

*« Et n'oubliez jamais qu'après cette guerre civile, les gens simples qui auront suivi les chefs rebelles redeviendront des citoyens de cette nation. Ce qui fait la différence entre les rebelles et nous, c'est que nous, nous le savons et nous y pensons. »*

Vous savez Eamon, j'ai été impressionné par cet homme. Dans un autre genre, sans doute en raison de ses origines paysannes, il me rappelle le Président Davis qui est, lui, d'une famille plus riche. Les deux ont le même souci des électeurs qui les ont mis à la tête de leur nation. Les deux sont prêts à beaucoup de sacrifices pour arrêter cette guerre, les deux sont engagés dans des voies

qui les contraignent. Je suis sûr que ces deux hommes pourraient être amis. Et cette guerre me désole, moi qui aime tous les Américains et qui ai respect et amitié pour les deux présidents.

- Pierre, je comprends que vous êtes dans une situation bien compliquée. Mais heureusement pour vous, vous êtes étranger et d'un pays qui garde sa neutralité dans cette affaire. Mais enfin, le droit est du côté de l'Union. Comment peut-on ne pas comprendre cela ?

- Le cas est moins simple qu'il n'y paraît et il faudrait une expertise conduite par des constitutionnalistes de premier ordre pour dire le droit, en l'espèce. Seulement, je crains fort que le jugement soit *in fine* le constat de César : « *Vae Victis* » c'est-à-dire, malheur aux vaincus. Mais en vérité, je vous le dis Eamon, dans cette guerre il n'y aura que des vaincus, donc le malheur tombera sur tout le monde. Parce que les cicatrices seront indélébiles, tant il est vrai que c'est la cendre des morts qui fait la Patrie. Il y aura donc dorénavant au moins deux patries dans les futurs États-Unis.

- Alors pourquoi restez-vous ?

- Pourquoi voulez-vous me faire partir ? Si le malheur doit tomber sur tout le monde, il faudra bien que restent des gens qui auront conservé le sens de l'humain. »

Le policier irlandais reste pensif. Il est interrompu par l'arrivée d'Hélène et Eileen. Les deux femmes s'embrassent.

- Je suis prête, m'annonce Hélène. »

Simon et moi prenons congé des Kirkpatrick et l'Eileen. Elle me prend les deux mains, puis elle me prend aux épaules et me pose deux grosses bises sur les joues : « Merci ! » dit-elle. Elle a les larmes aux yeux. Je lui rends ses bises et la serre sur mon cœur.

- Au revoir, Eileen. Je vous souhaite le meilleur, mais je suis sûr que nous nous reverrons.

- Je l'espère bien et je prierai pour vous ».

Au moment où nous rejoignons notre voiture, un agent en uniforme du *Secret Service* se tient debout à côté. Il fait un temps brumeux et il porte sur son uniforme bleu marine une capote de coupe militaire du même bleu assez clair des manteaux de la police qu'imité l'uniforme des gens de Pinkerton. Il a sous le bras gauche un petit porte-documents en cuir noir que je ne distingue que lorsqu'il s'approche de moi. À notre arrivée, il s'éloigne de notre cocher et me remet une enveloppe de papier fort couleur terre de Sienne frappée du sceau du Département d'État de l'Union. Au toucher je sens bien qu'il y a dedans deux carnets et des papiers au format de l'enveloppe. Je remercie le fonctionnaire qui me tend un bordereau de remise à signer. Je m'exécute en souriant. Impassible, l'homme me salue et repart vers l'entrée de la Maison Blanche par la grille qu'utilisent les membres du service de protection pour entrer dans le parc.

La voiture avec laquelle Simon va nous reconduire à Alexandria est une grosse berline avec une capote de cuir ciré pour le cocher et une malle à bagages qui est en fait un coffre étanche attaché à demeure à l'arrière de l'habitacle. Je n'y avais pas fait attention, mais la caisse de la voiture est peinte avec un enduit brillant comme un miroir. On voit s'y refléter les roues mais aussi, déformée par le bombement de la carrosserie, une partie du bâtiment derrière nous. Cette voiture contraste avec celles qui roulent dans *Pennsylvania Avenue* surtout à cette heure-ci où l'on ne voit que quelques *street cars* à cheval qui desservent ce quartier de la ville. C'est une particularité de certaines avenues de Washington, ces *street cars*. Il s'agit de sortes de diligences qui roulent sur des rails. Un peu comme, en plus gros, des berlines de mines. Ce sont des omnibus à cheval, mais sur rails. D'après ce que m'a dit Simon, cette disposition permet de ne pas creuser d'ornières lorsque les rues sont pavées de bois, cela réduit considérablement le bruit sans qu'il soit besoin de cercler les roues avec du caoutchouc durci qui revient assez cher, et cela maintient la voiture exactement à son emplacement dans la rue. Simon m'a aussi dit qu'à New York, qui est une ville plus étendue que Washington, il existe de ces *street cars* mûs par une petite machine à vapeur. Cela évite de devoir changer régulièrement le cheval parce que la machine ne se fatigue pas. Comme il n'est pas besoin de rapidité pour ces *street cars*, une machine de faible puissance suffit, qui n'est finalement pas trop encombrante. En outre, les cochers de ces omnibus refont le plein de la chaudière aux bornes d'incendie et ainsi le réservoir de la chaudière est-il de petite capacité donc prend moins de place et pèse moins lourd. Pour le moment, il y a deux *street cars* hippomobiles arrêtés de l'autre

côté de l'avenue et j'aperçois le cheval de l'un d'eux en arrière-plan de notre attelage, en attente devant le bâtiment du Département<sup>3</sup> de la Marine.



*L'agent s'éloigne de notre cocher et me remet une enveloppe.*

Nous montons dans notre voiture et le cocher ne perd pas de temps pour prendre la route de Chain Bridge. Nous ne voulons pas manquer le départ de notre train. En ce moment, les feuilles de route sont à peu près respectées, mais il arrive qu'un convoi soit obligé de partir légèrement en avance et il y a tout de même une trotte jusqu'à la gare d'Alexandria.

Nous parcourons les avenues et rues de cette ville neuve encore en cours de construction en bien des endroits. Elle commence à compter de nombreux beaux édifices dont certains ont déjà été agrandis depuis le début de leur construction.

C'est la réflexion que je me fais à propos du département de Marine. Maintenant que je ne suis plus gêné par notre attelage, je mesure mieux la largeur de *Pennsylvania Avenue*, cette artère centrale aboutit au Capitole en fin de construction. J'ai tout loisir d'observer les deux *street cars* et je me dis qu'il n'y a pas loin pour que ces omnibus de ville deviennent des engins automoteurs à vapeur.

Plus tard, Simon me fera tenir une photographie de ce bâtiment de la Marine qui aura pris une certaine importance dans la guerre qui a commencé. Mais comme cette photo a été prise le lendemain de notre retour vers le Sud, je la livre maintenant au lecteur.

Nous restons silencieux pendant le trajet jusqu'à Chain Bridge. Je profite de ce que la route ne secoue pas trop pour regarder dans l'enveloppe. Il y a deux passeports diplomatiques du gouvernement de Washington pour Hélène et pour moi. Ces documents portent en information notre nationalité française. Même pour Hélène ce qui est un faux manifeste.

Il y a en outre des laissez-passer adressés aux autorités civiles et militaires précisant notre qualité de chargés de mission au profit des militaires blessés ou malades.



*Pennsylvania Avenue, Octobre 1861*

<sup>3</sup> Rappelons qu'aux États-Unis, il n'y a pas de ministère mais des Départements. Le « *Department of the Navy* » correspond à cette époque à notre Ministère de la Marine et des Colonies.

Nous arrivons bientôt à Chain Bridge. Il faut dire qu'il y a moins de cinq kilomètres entre notre départ et le pont. En revanche, nous sommes arrêtés par un encombrement. Comme c'est le seul pont où peuvent passer les civils – sous réserve d'avoir un laissez-passer – les voitures et cavaliers s'accumulent.

Un policier à cheval parcourt la colonne et s'arrête à notre hauteur. Simon se fait reconnaître mais le policier me demande mon nom. Véritable sésame. Le policier fait signe au cocher de le suivre et dépasse la colonne en beuglant aux gens qui attendent de se ranger. Nous arrivons au terre-plein de la culée du pont.

Des soldats le maintiennent dégagé tandis que des policiers de prévôté en tenue de campagne examinent les laissez-passer. La seule vue du mien et des signatures qu'il porte fait que l'attroupement de gens en armes s'écarte pour laisser passer notre voiture.

Ils sont cinq à avoir examiné mon document, deux jeunes en pantalon clair et trois plus âgés, dont deux barbus en uniforme entièrement sombre. Le plus gros des deux barbus donne le signal qui nous ouvre le



*Ils sont cinq à avoir contrôlé mon document.*

passage. Je ne vois plus de cavalier, comme la première fois. À l'arrivée de l'autre côté, on nous ouvre le passage sans aucune formalité.

En revanche la route qui conduit à la gare est encombrée de chariots. La plupart sont des véhicules civils mais qui semblent loués par les autorités publiques. Simon me redit sa tristesse de ne plus pouvoir rencontrer les Kahana et je lui en donne des nouvelles. Sans trop entrer dans les détails des soucis matrimoniaux de Tertullien.

Lorsque nous arrivons à la gare, le train est à quai. La machine est en début de chauffe et bien évidemment nous ne partons jamais à l'heure. Nous prenons congé de nos accompagnateurs. Le train ne comporte pas de vraie voiture de première classe. Toutes ses voitures de voyageurs sont aménagées à l'américaine avec un couloir central.

Le Chef de Train nous accueille dans la salle des pas perdus et enregistre notre arrivée. Il est fort aimable, sans doute au vu des deux bulletins de voyages qui portent la signature militaire mais aussi nos noms. Car la locomotive qui tire le train porte le sigle de la compagnie S&W.C. Certaines voitures aussi. Mais en nous rendant au quai j'ai une surprise désagréable. J'avais bien vu sur un wagon plateau, arrimé à côté d'un chargement recouvert par une bâche claire, un joli boguet sans doute propriété d'une personne aisée. Mais maintenant, il y a un attroupement sur le plateau à côté du boguet. Des courtisans sentant encore le fumier et le suint de cheval entourent un batteur d'estrade en redingote qui semble se piquer de politique. Il harangue la foule en agitant un cigare de la plus haute prétention, cigare qui ne se conçoit que dans le confortable cocon d'un fumoir aux bois bien cirés, et en bonne compagnie. Celle d'un bon livre ou d'un ami. Cet abruti en cravate à l'anglaise et au gilet brodé de dandy agite sa crinière blanche qui semble soigneusement coiffée et talquée. Il semble être sorti de la voiture de voyageur attelée au wagon plateau. Je finis par entendre ce crétin diplômé déblatérer tant sur les yankees que sur la « trop molle administration de la Confédération, conduite par un exécutif mou et dont l'armée obéit aux ordres de généraux

attentistes. » Je pose la main sur l'avant-bras d'Hélène tandis que le porteur pousse son chariot avec nos bagages sans manifester le moindre sentiment. C'est un nègre et je ne sais s'il est affranchi ou encore esclave, mais je mettrais ma main sur l'enclume qu'il est loin d'apprécier la péroration de notre Caius Gracchus du chemin de fer.

Le malheur veut que nos réquisitions validées par le chef de train nous placent justement dans cette voiture qui jouxte le wagon qui sert de tribune à ce fâcheux. Le porteur voudrait bien monter nos sacs sur la plate-forme, mais deux des courtisans de cet imbécile s'y tiennent sans intention d'en bouger. Le porteur demande poliment à monter mais...

- Tu attendras que nous ayons fini d'écouter Monsieur. De toute façon, tu n'as rien à faire dans cette voiture. Elle est réservée aux blancs. »

La remarque est doublement idiote. D'abord parce que je ne sache pas que la ségrégation ait jamais empêché ni Lucie, ni même Sié de voyager avec nous. Ensuite parce que pour que le porteur puisse mettre nos sacs à nos places il lui faut bien entrer dans la voiture. Hélène est sur le point de s'élancer pour une nouvelle chevauchée de Walkyrie mais je la calme. Je donne un demi-dollar en argent au porteur et lui dis que je monterai les sacs moi-même. Je le remercie haut et fort et l'un des deux obstacles de la plate-forme m'interpelle :

- Taisez-vous j'écoute. »

J'ai deux solutions : ou je contourne l'obstacle en passant par l'autre plate-forme, ou je fais valoir mes droits et je passe par celle-ci. Il est vrai que lorsque se déroulent ces événements, je suis jeune. Je ne choisis donc pas forcément la voie la plus sage. En outre, le fait d'avoir été nommé commandant dans la réserve m'a agréablement surpris. J'avais oublié qu'alors que lorsque je quittais la France j'étais simplement lieutenant de réserve, le fait d'avoir rejoint le corps des géomètres d'État avait entraîné une accélération de mon avancement. Mais je ne m'attendais absolument pas à être si vite promu officier supérieur, bien avant tous les camarades de promotion restés militaires. Comme on peut être fat ! Je me dis que mon honneur sera bafoué si je ne passe pas



*Un batteur d'estrade en redingote harangue la foule en agitant un cigare.*

par la plate-forme de mon choix.

Ni une ni deux, je pose les deux sacs et j'entreprends de monter le marchepied de la voiture. L'imbécile ne me fait-il pas obstacle ?

Avant même d'être militaire, par tradition familiale j'ai appris le pancrace d'abord puis la boxe française. À Saint-Cyr, j'ai repris le pancrace et je dois dire que j'aime cet exercice que je n'ai pourtant plus pratiqué sur estrade depuis quelques années. Mais j'inclus toujours dans mes séances d'exercice quelques minutes de frappe au sac de sable et des mouvements de pancrace. À la plantation de Charleston, j'ai installé, dans un séchoir à tabac, un sac de sable et un plateau de combat fait à partir d'un ancien plancher de bal désaffecté. Cette installation a beaucoup amusé ma future belle famille et mes exercices me maintiennent en forme.

Le crétin, en plus de me faire délibérément obstacle, me toise et me dit à voix basse : « Je ne cède pas devant un qui a peur des nègres. » Il n'a pas fini cette phrase qu'il choit sur le quai en terre battue. Du coup, « Démosthène » arrête don discours fétide tandis que mon interlocuteur grossier se relève, les reins quelque peu moulus par la chute. Ce doit être un de ces bagarreurs de saloons qui ont des manières plutôt rugueuses. Ils sont en général solides à l'encaissement et brutaux à la frappe mais assez brouillons. Son poing part vers mon estomac, en une sorte d'uppercut comme disent les Anglais, un crochet vertical comme on dit chez nous. Mais il est si lent que je l'esquive sans la moindre difficulté. Le balourd me présente alors son flanc droit dans lequel j'assène un violent direct du gauche juste en dessous des côtes flottantes.

Je ne sais pas quel organe j'ai « massé », mais mon andouille tombe au sol, inanimé. Le héraut interrompt enfin son verbiage et d'un ton sentencieux prend tout le monde à témoin :

- Voyez ce qui se produit quand on ne se conforme pas aux règles de la courtoisie. Monsieur, que voilà accompagné de sa charmante épouse, a demandé aimablement à monter dans cette voiture mais ce voyageur sans allure a été incorrect. Vous avez bien fait, Monsieur, de vous faire rendre raison. »

Trop interloqué pour répondre, je le salue d'un signe de tête, pose les deux sacs sur la plate-forme, y monte moi-même et tends la main à Hélène pour l'aider à se hisser.

- Ah, Monsieur est au courant des usages, il a précédé madame dans l'escalier. Monsieur est anglais, peut-être.

- Non, Monsieur, fait Hélène d'une voix de colère. Mon mari est français et pour l'éducation, la noblesse française dont il fait partie n'a de leçon à recevoir de personne. » Son ton interdit toute réplique.

L'homme m'adresse alors la parole dans un français épouvantable. Il m'assure qu'il va tenir son « pitbull » en laisse. Je comprends que le fâcheux est l'un de ses gardes du corps, mais je me demande encore à qui j'ai affaire. Un bonhomme avec des gardes du corps et à la mise de politicien est sans doute quelqu'un d'important. Je ne peux que lui répondre en anglais, pour le remercier de ce qu'il m'a dit et que sans doute personne n'a compris, mais aussi pour le complimenter de la façon remarquable dont il parle le français. Cela va le faire briller aux yeux de sa suite, et moi, cela ne me contraint en rien.

Je me rends à nos places avec les sacs. Fort heureusement, il y a au-dessus des banquettes des galeries à bagages où je puis ranger nos deux sacs. La plupart des autres voyageurs ayant des impedimenta volumineux les ont fait porter dans le fourgon à bagages. Il y a une autre dame dans la voiture, un peu plus âgée que nous mais tout de même jeune. Elle semble voyager seule. De l'autre



*Le monsieur au chapeau lève les yeux de son journal.*

côté de l'allée centrale, lisant un journal, un monsieur en costume de ville a conservé son chapeau vissé sur la tête selon les us et coutumes des États-Unis d'Amérique. Tout le monde semble attendre

le départ du train pour engager la conversation. Parce que je ne serais pas surpris qu'on nous adresse la parole pour faire connaissance et échanger des vues ou des idées sur divers sujets. C'est ainsi, en Amérique. Hélène a un air un peu renfrogné et la narine crispée. Il faut dire que la voiture sent un peu le fauve. Nombre des voyageurs semblent être des vachers et sont d'ailleurs en tenue de la campagne. Ni les chemises ni les foulards ne sont bien nets. Beaucoup portent des barbes de plusieurs jours et ils dégagent un fumet animal, mélange d'odeur d'étable et de sueur humaine.

- C'est curieux, fait Hélène après le départ du train, le camelot politique semble ne pas être monté dans cette voiture. »

Le monsieur au chapeau lève les yeux de son journal : « Il est dans la voiture suivante en allant vers la locomotive. Il est passé par le quai pour rejoindre sa place. Ainsi il ne nous soulera pas de sa logorrhée insipide et creuse.

- Au moins, il lui sera plus facile de retenir son nervi.

- Ne vous y fiez pas. Ce dandy qui joue les aristocrates est en fait un bandit de grand chemin ; malheureusement, un bandit légal. C'est un chasseur de primes. Ne comptez donc pas sur lui pour tenir ses acolytes en laisse. Cette bande est alliée temporaire parce qu'ils doivent sans doute chasser un gibier trop dur pour chacun et ils se sont mis ensemble pour se partager une prime qui doit être conséquente.

- Je vous remercie de ces renseignements, Monsieur. Je prendrai donc des précautions.

- J'entends à votre accent que vous êtes un immigré d'Europe... de Belgique ou de France, peut-être ?

- Je suis français et je travaille en Caroline du Sud depuis presque un an. À Charleston.

- Ce train n'y conduit pas. Il vous faudra changer à Richmond.

- C'est prévu. Mais nous y resterons un peu avant de continuer vers Charleston.

- Et où logez-vous, à Richmond ? »

Je vais pour répondre mais Hélène me devance.

- Nous avons une réservation à l'hôtel des officiers généraux. » Et elle se referme comme une huître irritée. Le monsieur sourit et replonge dans son journal.

Je ne sais d'où Hélène tient son information au sujet de notre hébergement à Richmond. Lors de notre départ pour Washington, le directeur du cabinet de M. Hunter nous a bien assuré qu'un équipage du Département d'État nous attendrait à la gare à notre retour, mais rien n'a été convenu à propos du logement. Je serais bien tenté de questionner ma walkyrie, mais elle m'en dissuade en me posant la main sur le poignet.

- Allons à la voiture salon, je l'ai repérée en suivant le porteur et nos bagages, avant le départ. Je ne sais si on y sert à déjeuner, de toute façon c'est trop tôt, mais j'ai quelque chose à te dire. »

Hélène a parlé en français et à mi-voix réduisant ainsi le risque d'interception de sa phrase. Mine de rien, elle se met aux réflexes de prudence du temps de guerre. Ce qui me dérange, c'est d'abandonner nos sacs et de laisser nos sièges vides.

- Alors, allons sur la plate-forme, je n'en ai pas pour long.

- Entendu, mais pas sur celle de derrière qui donne sur le wagon plateau avec le boguet. »

Je me méfie du gars que j'ai rossé tout à l'heure. Or il est selon toute vraisemblance monté avec ses associés dans la voiture qui donne sur la plate-forme où nous allons. Je mets donc mon Le Bossu dans la poche de ma veste. Comme je ne veux pas laisser mon LeMat dans mon sac, je le mets dans la ceinture de mon pantalon sans son étui. Et comme je ne peux plus fermer ma veste, je la laisse ouverte, béant sur mon énorme revolver. Du coup, je passe la dragonne de cuir de mon arme autour de mon cou.

- Mon chéri, tu ressembles à un pirate des Caraïbes, fait Hélène en riant. » Elle une fois de plus parlé français mais le monsieur au chapeau lève la tête.

- Je suppose que vous savez vous en servir, fait-il. Mais méfiez-vous, les « *bounty killers* » sont des artistes du revolver. Ne leur cherchez pas noise.

- Ce n'est absolument pas mon intention, mais je ne tiens pas à être pris au dépourvu. » Nous abandonnons nos sacs et partons vers l'autre bout de la voiture. Pendant que nous marchons lentement parce que la voie n'est pas très régulière et que la voiture nous secoue quelque peu, j'ai le

regard attiré par le gros titre de la une d'un journal que lit l'un des passagers : « *President Lincoln in Critical Condition* » [Le Président Lincoln dans Un État de Santé Critique]. Je ne commets pas l'impolitesse de lire par-dessus l'épaule du voyageur. D'autant que les secousses agitent le journal. Je suis toutefois troublé parce que rien ne laissait penser la dernière fois que je l'ai vu que le Président pouvait couvrir quelque chose de grave. Hélène ne peut pas ne pas avoir vu aussi cette manchette. Pourtant lorsque nous arrivons sur la plate-forme, elle n'y fait absolument pas allusion. Elle est plus pressée de me dire ce qu'elle n'a pas voulu que les autres voyageurs entendissent.

- Le bonhomme au chapeau qui a l'air si bien renseigné sur les chasseurs de primes, c'est un délégué du Territoire du Wyoming. Un délégué de territoire c'est un peu comme le représentant d'un État. Je suis sûre qu'il vient lui aussi de Washington. Il doit être à la recherche de contacts politiques. Il a été, il y a quelques années, candidat au siège de représentant de la Caroline du Sud mais n'a pas été élu. Il avait disparu de la circulation, mon père le savait au Wyoming et je me demande bien ce qu'il trame par ici.

- Mais si je ne me trompe pas, la ville administrative du Wyoming, c'est bien Cheyenne.

- C'est exact, mon cher.

- Il y a un type dans notre voiture qui lit la « *Cheyenne Gazette* » ; il accompagnerait donc ton bonhomme ?

- Sauf qu'à ma connaissance, il n'existe pas de journal qui s'appelle la « *Cheyenne Gazette* ». Soit il vient de se créer, soit c'est un faux journal destiné à diffuser de la vraie propagande. D'ailleurs, je pense que tu as vu la manchette.

- Oui, cela veut bien dire que Lincoln serait très gravement malade, je ne me trompe pas ?

- Non, non. C'est bien cela. Je ne vois pas l'intérêt de diffuser cette nouvelle, mais ce qui est sûr, c'est que si on veut que le lecteur y ajoute foi, il faut bien que cette nouvelle soit rapportée par un journal qui ne soit pas suspect de parti pris en faveur de la Confédération. En outre, il ne faut pas que ce soit un journal que l'on puisse se procurer aisément. Tu comprends bien que laisser traîner un ou deux exemplaires d'un faux journal du Wyoming dans un train en Virginie permet de lancer une rumeur qui peut rapidement devenir une nouvelle. Puis une information. On a déjà fait courir tant de rumeurs sur Lincoln et sur « *Unca Jeff* » qu'on n'en est plus à une près. Mais là, un journal qui semble bien imprimé, assez volumineux et qui doit peut-être même contenir des informations vérifiables en Virginie ou en Caroline du Sud, cela fait sérieux. Non, je ne suis pas inquiète de ce qui raconte cette feuille de chou, mais surtout, je ne voulais pas que tu te liasses trop facilement avec le faisan bien habillé qui tente de se faire prendre pour un paon.



*Le Président Lincoln dans Un État Critique*

Je remercie Hélène de ses informations et la complimente pour sa vigilance. Décidément elle est vraiment de ressource et nous allons pouvoir faire de grandes choses ensemble. Mais elle continue à parler et me dit qu'il faut absolument que nous racontions au renseignement militaire tous ces événements qui semblent anodins mais qui ont leur raison d'être. Pourquoi une bande de chasseurs de primes ? Pourquoi cet ancien candidat représentant d'État reconverti en délégué du Wyoming voyage-t-il dans le même train que le lecteur d'un journal qui n'existe pas et qui semble édité au Wyoming ? Toutes ces questions ont leur importance. Nous allons revenir vers nos places et Hélène me devance quand la porte de la plate-forme de l'autre voiture s'ouvre à la volée. Je me retourne vivement, la main posée sur la crosse de mon LeMat. Non pour en faire usage, mais simplement pour qu'il ne glisse pas de ma ceinture. Je me trouve face à face avec mon fâcheux de la gare d'Alexandria. Pas le dandy, l'autre, celui que j'ai « massé ». Il semble à peu près remis. Il arbore un revolver dans un étui qui laisse libre la crosse et le pontet de l'arme. Le drôle porte son arme à gauche, crosse vers l'avant et je me doute qu'il pratique le « *cross draw* ». Cela permet, quand on est droitier, d'agripper le fourreau de la main gauche et de tirer l'arme de la main droite. Finalement, comme on sort un sabre. Pour le moment, il n'a aucun geste menaçant, seul son ton l'est. Il veut visiblement se venger d'avoir été jeté à terre devant ses copains. Mais la vue de l'énorme LeMat l'a incité à la prudence.

À son invitation à l'affronter en combat singulier à mains nues, je réponds que je ne tiens pas à lui infliger une seconde correction. Il est un peu dérouté par mon accent et esquisse un sourire aigre et menaçant. Il grommelle quelques mots dont je n'entends que « *greenhorn* ». Corne verte. Il s'agit d'un terme de mépris par lequel on désigne dans l'Ouest les nouveaux arrivants, encore trop civilisés face au comportement des « pionniers ». Dans d'autres territoires on parle de « pieds tendres ». Comme mon revolver n'a pas la patine de ceux des MM. les Hommes de ce pays, comme il s'agit d'un modèle qui pourrait bien venir de Virginie, comme je suis bien habillé et rasé de frais, le fruste crétin doit se dire que je suis riche, vu ma mise et mon arme qui coûte cher ici, et qu'il lui serait facile de me régler mon compte, à moi qui suis étranger, pour ensuite prétendre m'avoir tué parce que je l'aurais menacé : « Vous comprenez, Marshal, quand il a saisi son arme je n'ai fait que me défendre. » Et sur cette plate-forme il n'y a pas de témoins, et l'algarade d'Alexandria pourrait prouver que bien que « corne verte » j'étais un individu dangereux. Tout ceci pourrait pousser cette brute à tenter de gagner facilement une belle arme pour pas cher.

Je ne me presse donc pas de lui tourner le dos. Je suis suffisamment pourvu de documents officiels pour ne pas m'inquiéter des conséquences judiciaires d'un éventuel incident, mais je ne souhaite pas particulièrement donner dans le fait divers. Pour tenter de dissuader mon adversaire potentiel, je le regarde dans les yeux. Des années de combat corps à corps sur les estrades de pancrace ou de boxe française m'ont donné une bonne perception des moments d'attaques de l'adversaire. Sauf que sur les estrades de sport, l'adversaire est en général un autre sportif voire un ami. Le visage de l'imbécile qui est devant moi sue la haine. Ses yeux chafouins fuient mon regard. Mais j'ai adopté instinctivement la vision de combat qui me permet de « voir » globalement mon adversaire. L'axe central de mon regard se porte au niveau du sternum du chasseur de primes mais ma vision périphérique ne perd rien ni des membres et ni de la tête de l'homme qui me fait face. Il semble se demander ce que va faire ma main, toujours posée sur la crosse du LeMat. Son Colt me semble être en assez mauvais état. Mais il doit se méfier de moi parce qu'il me semble qu'il perd de son agressivité. Il était tassé sur ses jambes, en appui pour attaquer, et voici qu'il se redresse lentement et se détend. Allons, il ne va pas faire de bêtise. Je suis sur le point de me tourner vers la porte de la voiture, derrière moi, pour rejoindre ma place.

Mon corps réagit soudain. Il a perçu avant mon esprit le geste fatal de la brute. Ma main droite sort mon arme de la ceinture, mon pouce gauche arme le chien tandis que la ligne de mire du LeMat s'aligne en direction de la silhouette tueuse. La fumée du départ me cache le haut de l'homme qui part violemment en arrière. La porte d'accès à la salle claque contre la butée d'arrêt fixée dans le plancher de la voiture et l'homme s'effondre dans le couloir, son arme sortie mais même pas armée. Effectivement, ce revolver me semble en bien mauvais état. Méfiant, je réarme mon LeMat. Deux hommes se précipitent sur le blessé. L'un d'eux lève le visage vers moi.

- Vous l'avez eu. Je ne crois pas qu'il s'en relève.

- Je n'ai pas compris ce qu'il avait contre moi.

- Ce n'est pas difficile à deviner. Mais on ne tire pas sur les gens ainsi. Il va falloir faire intervenir la police à la prochaine gare.

- Sans doute, mais en attendant, il faut alerter le chef de train. »

Je viens de prononcer ces mots quand arrive cet employé de la compagnie. Il constate que le blessé est inconscient et en train de passer. Il n'y a rien à faire. Il a du sang qui sort de la bouche. Le chef de train me regarde d'un air pensif. « Il va falloir contenir la colère de ses amis. Ce ne sera pas le plus facile. »

Je comprends bien son souci. MM. les Hommes ne vont pas admettre qu'une « corne verte » sèche un des leurs. Fort heureusement, arrive le dandy, la redingote ouverte et deux revolvers flambant neufs paraissent, passés dans deux étuis ouverts en cuir fort.

- Je suis désolé, je n'ai pas pu le retenir, Monsieur, alors que je m'étais engagé à l'empêcher de tenter de vous nuire. Mais les autres membres de notre groupe sont plus intelligents que cette brute. J'ai bien vu qu'il est allé vous chercher querelle. Il a refusé de m'écouter. Quand il vous a aperçu sur la plate-forme avec votre dame, (il m'a dit « *with your lady* ») il s'est levé comme un apache qui se serait assis sur un crotale. Je lui ai dit de se rasseoir, mais il n'a pas obéi. Je suis désolé.

- Vous n'y êtes pour rien. Je suis moi-même désolé ; je ne suis pas assez professionnel du revolver pour avoir pu éviter de le tuer. » Qu'est-ce qu'on peut être « *sorry* » dans ce train !

Un autre « *gunfighter* » s'approche, absolument pas menaçant. « Rassurez-vous, nous savons tous que c'est lui qui vous a cherché des crosses. Nous en témoignerons s'il le faut.

- Je vous remercie, mais il faudrait d'abord essayer de lui porter secours. »

Je me penche sur l'homme et commence par ramasser son arme que je pose sous la banquette la plus proche. J'ouvre la chemise de coton écossais sale et maculée d'une tache de sang qui ne s'étend plus. De la main je cherche le cœur mais il ne bat plus. Sous sa chemise l'homme porte un sous-vêtement de flanelle écrue lui aussi marqué de sang avec le trou de la balle au milieu de la tache. Apparemment, le projectile est resté dans le corps. Je cherche de quoi couvrir le visage du mort, mais je ne vois pas de manteau. Le « *gunfighter* » qui m'a parlé de témoigner revient avec le chapeau du décédé, un feutre informe avec l'intérieur de la coiffe puant et gras de crasse. J'en couvre le visage. Le chef de train me demande de rejoindre ma place. Il me dit qu'il va faire placer le cadavre dans un endroit sûr.

Lorsque je rejoins Hélène, elle me regarde avec anxiété. Elle n'a rien perdu de l'incident. L'affrontement a en fait été très bref. Et lorsqu'elle a vu que je m'en étais tiré, elle a préféré m'attendre. Les autres voyageurs de la voiture me regardent passer, certains avec dégoût, d'autres avec circonspection. Le député manqué me regarde avec un air ironique.

- Vous êtes entrés dans une ornière dont vous aurez du mal à sortir. Vous allez avoir sur le dos tous ces tueurs qui voudront se mesurer à vous et si possible vous envoyer *ad patres*.

- Nous verrons bien. Apparemment, le problème ne se pose pas. J'ai eu contact avec leur chef et l'un des tueurs, lesquels m'ont dit être prêts à témoigner en ma faveur.

- Tant mieux pour vous. Espérons que la suite du voyage sera plus calme. »

\*

\* \*

Le train est direct jusqu'à Richmond. Le chef de train n'a pas demandé l'intervention de la police avant notre destination, jugeant sans doute qu'il suffirait de déclarer l'incident à l'arrivée à la gare. Nous sommes accueillis par une voiture. Mais aussi par la police. Pendant que nous nous mettions en quête d'un porteur, le chef de train a alerté les vigilantes de la compagnie et apparemment aussi le marshal local. Celui-ci a commencé par vouloir imposer son autorité. Devant mes documents officiels et à cause de la présence du représentant du cabinet du Secrétaire d'État, il se retourne vers le dandy. Celui-ci admet que le mort faisait partie de son groupe, mais ce groupe n'est que temporaire et constitue une association informelle mise sur pied pour une tâche unique à remplir en commun. Il explique que le mort s'est conduit fort mal et a menacé de me tuer. En fait,

seul le dandy et le « *gunfighter* » qui m'a promis de témoigner ont été témoins de l'incident qui m'a opposé au mort. Et les deux témoignent effectivement en ma faveur. Bref, au bout d'une demi-heure nous pouvons enfin partir avec la voiture du Cabinet. En raison du temps perdu avec cette histoire de mort, nous sommes en retard sur le programme. L'aide de camp de M. Hunter nous conduit donc directement à notre hôtel. C'est l'établissement où descendent les diplomates de passage. Le Cabinet du Secrétaire d'État nous y a réservé une chambre qui sans être une suite n'en est pas moins une belle chambre. Il est convenu que la voiture viendra nous chercher demain matin à huit heures. L'Hôtel ne comporte pas de restaurant mais une simple salle à manger et une petite cuisine pour préparer le déjeuner du matin. Nous n'avons pas pris de repas à midi et nous commençons à avoir faim. Fort heureusement, s'il ne fait pas chaud, le temps est néanmoins sec. Lorsque nous en avons fini avec les formalités d'enregistrement à la réception, un chasseur en uniforme rouge nous conduit à notre chambre où le porteur a posé nos deux sacs au sol près du mur opposé à l'entrée.



*Le porteur a posé nos deux sacs au sol près du mur opposé à l'entrée.*

Il y a dans notre chambre une table de toilette avec un broc posé dans un plat creux, mais il n'y a pas de cuvette. Pour me raser, cela ira bien, mais pour une toilette plus complète...

Je demande donc au chasseur de bien vouloir nous faire monter de l'eau chaude et de l'eau froide.

- Cela arrive, Monsieur. La femme de chambre monte avec tout ce qu'il faut. »

La femme de chambre est aussi une noire. Elle est jeune et présente un visage fermé. Elle pousse une desserte roulante. Nous l'entendons arriver dans le couloir et j'ouvre la porte avant qu'elle ait frappé. Surprise, elle arrête sa table roulante à l'entrée de la chambre. Elle nous salue d'un signe de tête et entre en me voyant m'effacer devant elle. Elle examine Hélène de la tête aux pieds d'un air impassible. Elle pose les serviettes de coton de Caroline du Nord sur le lit, dépose deux grands brocs en métal émaillé entre la table de toilette et le coin du mur. Elle nous demande si nous voulons acheter du savon, de la poudre dentifrice ou d'autres produits. Comme nous avons ce qu'il nous faut, je décline l'offre. En revanche, je lui demande s'il y a un barbier à l'hôtel.

- Il y en a un, Monsieur. C'est mon maître et il tient aussi la salle de bains. Je suis aussi employée à la salle de bains. Mais si vous voulez vous faire raser, il faut aller prendre rendez-vous. Mon maître est présent, si vous voulez. C'est lui qui écrit dans le livre. Moi je ne sais ni lire ni écrire. Vous pouvez aussi prendre rendez-vous pour la salle de bains. »

La femme se tait et s'apprête à repartir avec sa table roulante. Je lui donne une pièce d'une dîme en argent. Fédérale. Elle me regarde avec un large sourire et me remercie. Puis elle s'excuse. Il n'est pas d'usage pour les esclaves de remercier d'autres personnes que leurs maîtres.

Une fois que la domestique est partie, je tâte le broc d'eau chaude, il est brûlant. Mais je pense qu'un bon bain nous ferait du bien. Je m'en ouvre à Hélène qui me dit que ce serait une bonne idée. Je redescends donc dans le hall de l'hôtel et trouve sans mal la boutique du barbier. Il peut me raser tout de suite mais pour le bain il faudra attendre parce qu'il n'a pas été livré en charbon pour la chaudière. Il espère être livré demain. Avec la guerre, les transports civils sont perturbés et le charbon devient rare. Les quelques mines situées dans le Sud travaillent prioritairement pour la guerre. S'il n'y en a pas demain, il sera obligé de chauffer au bois mais cela va moins vite. Le charbon chauffe plus.

Je remonte pour annoncer à Hélène qu'il ne sera pas possible de prendre un bain ce soir, mais que je vais pouvoir me faire raser de près.

- Eh bien, pendant que tu te feras raser, je me laverai. J'ai vu qu'il y a un vide-cuvette derrière la coiffeuse. Tu te feras monter de l'eau chaude pour notre retour du dîner. En partant, ferme la porte de la chambre à clé. Ainsi tu pourras entrer même si je n'ai pas fini ma toilette. »

Le barbier est un artiste à la main habile. Lorsque je remonte, j'ai la peau douce comme celle d'un bébé et je ne sens pas le feu du rasoir. Je frappe légèrement à la porte pour annoncer mon arrivée mais je n'entends pas de réponse. Intrigué j'ouvre la porte doucement pour éviter de réveiller Hélène en sursaut si elle dort. Je la trouve assise sur le lit, encore corsetée, les pieds posés sur nos sacs de voyage.



*Je la trouve assise sur le lit, encore corsetée...*

Elle a bougé une serviette de toilette mais l'a reposée sur les autres. Elle est pieds nus, porte son jupon court mais a retiré son pantalon de dentelle et a les jambes et les cuisses nues. Je referme la porte derrière moi et la verrouille. C'est alors que je l'entends renifler. Elle tourne le visage vers moi et je vois qu'elle a les yeux rouges. Elle se lève lentement et s'approche de moi à petits pas. Heureusement, le parquet est bien ciré et ne doit plus présenter d'échardes. Elle vient se blottir contre mon épaule et je caresse ses cheveux en désordre mais dont le chignon tient encore à peu près.

- Ça ne va pas, mon cœur ? » Elle ne dit rien mais secoue la tête d'un geste de dénégation. Elle renifle encore et étouffe un sanglot.

- Non ça ne va pas. Pourquoi ne pouvons-nous pas vivre en paix et être heureux ? Avoir des enfants, nous aimer, faire fructifier la plantation et pratiquer l'art photographique ?

- La guerre ne sera pas éternelle, mon amour. Une guerre moderne ne dure au plus que quelques années. À nous de nous garder saufs autant que possible. Et surtout faisons en sorte de conserver une attitude diplomatique. Nous ne pouvons pas renier le Sud mais il court à sa perte. Il nous faudra tout faire pour limiter les conséquences de la défaite si elle survient et pour reprendre les relations avec l'Union si la Confédération gagne militairement. Mais quoiqu'il en soit, les États-Unis connaîtront avec cette guerre les mêmes chamboulements...

- Les mêmes quoi ?

- ...chamboulements, c'est-à-dire les mêmes transformations en profondeur que l'Europe a connues, d'abord avec le « Siècle des lumières », puis avec la révolution française. Et ce n'est pas fini. Parce qu'une révolution peut donner des idées à d'autres peuples mais conduit toujours à des troubles graves dans le pays qui l'a commise. Regarde la France. Après avoir assassiné son Roi, elle s'est engagée dans la république, puis elle a connu des restaurations. Elle en est à son second Empire et je suis persuadé qu'elle retournera à la République un jour ou l'autre. Eh bien il en sera de même pour les États-Unis. Je veux dire qu'il y aura dans ce continent de profonds bouleversements et qu'une fois cette guerre finie, les choses ne se calmeront pas pour autant. Des civilisations s'affrontent et l'esclavage n'est qu'un prétexte. Les motifs profonds des Confédérés pour prendre les armes sont davantage liés à une interprétation de la constitution en ce qui concerne le pouvoir du gouvernement sur les États. C'est pourquoi les gens qui ont fait sécession ont nommé leur régime une confédération, comme la Suisse et ceux qui tiennent pour l'autorité de Washington parlent de fédération pour désigner les États de l'Union.

Or une fois la guerre finie, il faudra bien trouver une solution politique aux questions qui se posent. Affranchir les Nègres ne sera qu'un premier pas. Ils sont déjà nombreux à savoir lire écrire, et compter. Il faudra bien leur donner des droits civils et des droits civiques. Ce qui est vrai pour les Nègres le sera aussi pour les femmes. Comment peut-on encore concevoir un système politique où les femmes ne sont pas des citoyennes à part entière ? Eh bien ces questions se poseront soit aux États-Unis si l'Union gagne la guerre et réunit la nation, soit aux deux nouvelles nations si la Confédération gagne militairement. Parce qu'au Nord, les femmes se battent pour leur droit de vote, et les Nègres commencent déjà en sous-main à revendiquer l'égalité des droits civiques.

- En France, les femmes votent-elles ?

- Non, et ce n'est pas normal, à mes yeux. Elles aussi paient un lourd tribut à la vie de la nation. Pourquoi n'ont-elles pas voix au chapitre lorsqu'il s'agit des choix politiques qui engagent tout le peuple ? »

Hélène se recule, me met les mains sur les épaules tandis que je lui ai enserré la taille de mes bras. Elle ne pleure plus, elle sourit, même. Puis elle pose son index droit sur mon nez et me dit, moqueuse : « Mon fiancé est une suffragette. » Je souris et donne une tape sur ses fesses nues. Cela me donne des idées coquines, mais elle me repousse, me tourne le dos et me dit : « Dénoue mon corset que je puisse me changer. Ensuite nous irons dîner et si tu es sage, peut-être qu'au retour... »

Pour me venger, je me change tandis qu'elle fait sa toilette. Je me rince l'œil mais elle me surveille dans la glace de la coiffeuse. Assis sur l'un des fauteuils crapauds de la chambre, je ne perds pas un de ses mouvements. Quand elle a fini, elle pose ses serviettes sur les tuyaux radiants du chauffage. Car l'hôtel dispose de ce système de chauffage qui est revenu au goût du jour dans les hôtels d'Amérique mais qui remonte à l'empire romain en Europe et qu'on nomme le chauffage central. En fait, on fait circuler de l'eau chaude dans des tuyaux qui parcourent tout l'immeuble et qui, dans les pièces comme les chambres, les salles à manger ou les bureaux, sont repliés en serpentins de cuivre. Comme c'est assez disgracieux, ces serpentins sont souvent cachés par un meuble qui imite un poêle.

Dans le « *lobby* », le « concierge » qui s'active derrière son comptoir nous indique un restaurant situé tout près de l'hôtel. Mais il nous conseille de sortir armés et de ne pas rentrer trop tard. Je le remercie de ses conseils, mais j'avais déjà pris la décision de m'armer. J'ai confié le LeMat au coffre-fort de ma chambre mais j'ai pris mon Le Bossu. Quant à rentrer tard, nous n'y songeons pas.

Nous dînons assez rapidement. Hélène revient un peu sur ses inquiétudes américaines et m'entreprends sur la France qui la fascine. Selon elle, le pays a fini par trouver la paix intérieure, malgré les menaces extérieures. Mon air ironique la déconcerte un peu.

- Dirais-je des bêtises ?

- Disons que tu idéalises un peu. Vois-tu, les Français sont capables du meilleur comme du pire. On a même vu des spectateurs de théâtre se battre à mort pour des raisons de règles de l'art dramatique.

- Tu plaisantes !

- Certainement pas. Parfois les spectateurs s'empoignent parce que certains considèrent le sujet de la pièce comme trop osé alors que les autres approuvent le choix de l'auteur. On se souvient des troubles qui ont eu lieu à propos de la pièce *Hernani*, de Victor Hugo il y a trente ans mais il y avait eu des précédents. Ainsi avec « *Christophe Colomb* », représenté en 1809 au théâtre de l'Impératrice, le dramaturge Népomucène Lemer cier s'était affranchi des unités de temps et de lieu, avait mêlé les registres, c'est à dire le comique et le pathétique et enfin avait pris des libertés avec les règles de la versification classique. À la première de la pièce, les spectateurs médusés n'ont rien dit. Mais dès la deuxième représentation, le public majoritairement composé d'étudiants hostiles aux libertés que l'auteur avait prises avec les canons classiques a provoqué une émeute suffisamment violente pour que des grenadiers investissent la salle, baïonnette au canon. Un spectateur est mort dans l'échauffourée et trois cents étudiants ont été arrêtés et incorporés de force dans l'armée. Il faut dire que l'empereur Napoléon 1<sup>er</sup> avait alors besoin de chair à canon pour la Grande Armée.

- C'est curieux, la langue française. Dans la même phrase tu as employé le mot « canon » dans deux sens qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre. »

Je reste un instant interdit et je dois faire un effort pour me souvenir de ma phrase exacte. Mais déjà Hélène continue : « Je préfère un peuple qui livre bataille pour protéger la pureté de sa langue ou la liberté d'un auteur de prendre ses distances avec les... canons... de la poésie qu'un peuple qui se divise et fait tirer le... canon pour des raisons politiques.

- Eh bien moi, je préfère les peuples qui ne se font pas la guerre civile même s'il s'agit d'une simple bataille sur le perron d'un théâtre. Oui j'aime la France, mais j'aime aussi la Caroline du Sud. Je rentrerai avec plaisir en France et encore plus de plaisir parce que ce sera avec toi, mais il nous sera précieux de revenir ici. Tu sais, on dit que l'herbe paraît toujours plus verte dans le pré du voisin. Mais pour le moment, nous avons choisi la voie délicate du secours aux blessés de guerre hospitalisés et nous n'avons plus le droit moral de reculer. Et pourtant, je suis aussi conscient que toi de ce qu'il nous faudra beaucoup de diplomatie pour conserver de bonnes relations avec les cabinets gouvernementaux des deux factions belligérantes.

- Attention, ma suffragette de fiancé se met à parler comme un Secrétaire d'État. » Je souris à cette petite pique. Je crois que j'ai gagné un surnom, ce soir. Je hèle le chef de rang pour demander la note. Lorsqu'il nous l'apporte, Hélène la prend sans vergogne l'examine et demande qu'on lui envoie le serveur. Le chef de rang s'incline et se porte vers le chef de salle qui s'approche de nous. Il s'adresse à moi :

- Monsieur, voulez-vous faire punir le serveur ? Voulez-vous m'indiquer en quoi il vous a manqué ?

- Ma foi, monsieur, il vous faut vous adresser à mon épouse, c'est elle qui l'a fait demander. »

Hélène dit que non, qu'elle n'a rien à lui reprocher mais qu'elle souhaite lui parler. L'autre commence à ergoter, disant que ce n'est pas l'usage. Je vois sur le visage de ma fiancée que la colère monte. La pire, la froide. Le chef de salle se résout à faire venir l'homme. En forçant un accent français artificiel, elle lui demande son statut.

- Je suis esclave, madame.

- Rémunéré ?

- Euh...

- Il ne l'est pas Madame », fait le chef de salle qui est resté à portée d'écoute.

- Écoutez, il est capable de répondre. Et laissez-moi m'entretenir avec lui. Monsieur...

« serveur », nous sommes appelés mon mari et moi-même à revenir régulièrement à Richmond pour rencontrer le Président Davis et Monsieur Hunter le Secrétaire d'État, parce que mon mari et moi nous travaillons pour ces deux Messieurs. Ce restaurant est proche de notre hôtel et nous y reviendrons donc régulièrement. Je tenais donc à vous dire que vous avez très bien fait votre travail de serveur et que mon mari souhaite vous récompenser. »

Le pauvre garçon s'incline avec déférence tandis que je lui tends un dollar en argent. Il s'incline encore une fois et se retire. Le chef de salle va pour le suivre quand Hélène le rappelle :

- Vous êtes prié de lui laisser cette pièce. Je vous assure que nous nous enquerons du devenir de ce garçon et que nous vérifierons s'il est correctement traité.

- Madame est sans doute étrangère. Nous sommes ici dans l'État de Virginie qui a ses propres lois...

- Bon, cela suffit, intervient-je. Mon épouse vous a dit que nous conserverons un contrôle sur ce serveur. En particulier, nous nous enquerons de son propriétaire. Soit il appartient à l'hôtel, donc à la société propriétaire ou au propriétaire indépendant, soit il est loué à l'hôtel.

- Mais enfin, que cherchez-vous donc et pourquoi donc vous être entichés de cet esclave ?

- Nous voulons être certains que les esclaves sont bien traités et qu'on ne les spolie pas.

- Vous êtes des tenants de la Beecher Stowe ?

- Non, simplement de la déclaration des droits de l'homme qui a servi de base à la première constitution française et dont le premier article dit que tous les hommes naissent libres et égaux en droits. Et je vais vous citer par cœur trois passages de votre nouvelle constitution :

D'abord le Préambule.

*« Nous, le peuple des États confédérés, chaque État agissant en tant qu'indépendant et souverain, en vue de former un gouvernement fédéral permanent, d'établir la justice, d'assurer la tranquillité intérieure, et d'assurer les bienfaits de la liberté à nous-mêmes et à notre postérité, en invoquant la faveur et les conseils de Dieu tout-puissant, nous décrétons et établissons la présente Constitution pour les États confédérés d'Amérique. »*

Voyez-vous, dans le préambule de votre loi suprême la liberté et la justice sont deux éléments fondamentaux. Ensuite, les deux premiers articles de la Section 9.

1. *L'importation des nègres de la race africaine à partir de n'importe quel pays étranger autre que les États ou territoires esclavagistes des États-Unis d'Amérique, est interdite. Il incombe au Congrès d'adopter les lois nécessaires pour effectivement l'empêcher.*
2. *Le Congrès aura aussi le pouvoir d'interdire l'introduction d'esclaves en provenance de tout État non membre, ou d'un territoire n'appartenant pas à la présente confédération.*

On sent bien que ces articles visent à aboutir à terme à l'abolition de l'esclavage et à l'affranchissement de tous les nègres. Qu'en dites-vous ?

- C'est impossible, l'abolition de l'esclavage ! Comment ferions-nous pour cultiver les champs, pour servir dans les hôtels ? » Décidément, chacun voit midi à sa porte.

- Comme dans tous les pays où l'esclavage est interdit. Je vous recommande donc de traiter les esclaves avec bienveillance et courtoisie, parce que le jour n'est pas si éloigné où ils seront des citoyens comme les wasps, et les catholiques, et les juifs. »

Le chef de salle est trop stylé pour continuer à argumenter, mais il nous considère manifestement comme deux farfelus. Nous avons réglé nos repas et revenons vers l'hôtel. Nous marchons d'un pas de promeneurs. Ce soir il fait doux alors que ces derniers jours ont été plutôt frais. Ce doit être une espèce de resucée de ce que les Canadiens nomment l'été indien et qu'on connaît en Europe sous le nom d'« arrière-saison ». Je songe avec un peu de nostalgie que mon oncle a dû reprendre la chasse au mois de septembre à son retour des eaux de Bagnères-de-Bigorre ou de Biarritz.

Nous entendons un pas rapide dans notre dos et une voix étouffée nous interpelle. Nous nous arrêtons et nous retournons. Un grand nègre s'approche et nous dit que nous ne risquons rien.

- Je ne vous veux pas de mal, mes maîtres, je voulais juste vous remercier pour avoir protégé le dollar de Séraphin.

- Les nouvelles vont vite, à ce que je vois.

- Très vite, mon maître.

- De grâce, monsieur, ne m'appellez pas votre maître. Dites-moi "monsieur", comme je vous le dis, mais je ne suis pas votre maître.

- Hélas. Vous feriez un bon maître, vous.

- Peut-être mais mon épouse et moi sommes plutôt favorables à ce que plus personne ne soit le maître d'autres hommes ou femmes, favorables à ce que tous les hommes et femmes naissent libres et égaux en droit et que l'on ne puisse pas leur prendre leur liberté sauf par voie de justice s'ils ont offensé la loi.

- Mais monsieur, on trouve toujours que les nègres ont offensé la loi. Sauf qu'on ne leur a pas expliqué la loi.

- Nous le savons, Monsieur. Mais tout cela changera un jour qui n'est plus si éloigné. »

Cette fois, c'est Hélène qui a parlé.

- Que Dieu vous entende, Madame et surtout qu'il vous garde tous les deux. »

Le grand nègre s'est évanoui dans l'obscurité et nous poursuivons en silence vers l'hôtel. Nous arrivons dans le hall au moment du passage de consignes entre le concierge de jour et celui de nuit. C'est un chasseur en costume qui nous tend notre clé. C'est un jeune nègre, encore un enfant ou un jeune adolescent. Il a un large sourire à notre intention et ses dents blanches brillent au milieu de son visage sombre aux yeux rieurs.

À notre arrivée dans la chambre, nous notons qu'on nous a apporté de nouvelles serviettes et une bassine de cuivre assez grande pour nous laver plus confortablement. Le lit est ouvert au revers et le manche d'une bassinoire dépasse de sous les draps. Nous sommes en train d'enlever nos manteaux quand on frappe. Une femme de chambre que nous n'avions pas encore vue nous demande l'autorisation de bassiner le lit pour le chauffer et c'est vrai qu'il ne fait plus aussi chaud dans la chambre. En cinq minutes, elle emplit son office et ressort après nous avoir demandé à quelle heure nous souhaitons être réveillés. Une fois la soubrette sortie, je touche les tuyaux de cuivre du chauffage, ils sont presque froids. Le charbon doit manquer pour alimenter la chaudière et la turbine à vapeur qui doit faire circuler l'eau dans les tuyaux. Je connais ce système : c'est en réduction celui qui permet de chauffer les zones habitées des navires à vapeur. Mais si la température doit baisser dans la chambre, autant nous réfugier dans notre lit baigné. Nous nous empressons d'enfiler nos chemises de nuit et de nous glisser entre les draps.

La fatigue de la journée aidant et le peu de goût de nous relever dans le froid font que nous restons presque sages. Juste un petit flirt. Allons, un peu poussé tout de même. Et lorsque nous nous approchons des bras de Morphée, Hélène remarque : « Bonne idée de la part du Cabinet que de nous avoir considéré comme mari et femme. Au moins, nous pourrions passer toute la nuit ensemble.

- Certes, mais cela va nous obliger à hâter le mariage, maintenant que notre communauté de vie est officialisée au plus haut de l'État. » Hélène rit de ma réponse, elle garde le sens de l'humour.

Demain, nous aurons encore une matinée exigeante en matière de diplomatie. L'aide de camp nous a annoncé qu'il viendra nous chercher pour nous conduire à pied au Département d'État où on nous confirmera ou non un entretien avec le Président. Allons, demain est un autre jour.